

LE JOUR, 1948
24 FEVRIER 1948

LES YEUX SUR LA CARTE

La doctrine économique officielle de la Syrie actuelle paraît être de se suffire économiquement. On appelle cela autarcie. D'autres avant la Syrie ont essayé, et qui sont à l'écart des grandes routes de l'univers. Ils ont appris qu'il n'y a plus d'autarcie sous le ciel ; et que la vie appelle de toute part, autour d'elle, l'apport et le concours diligent de la vie.

Il suffit de regarder la carte ; non point celle de la Syrie seule qui serait sans perspectives, mais celle de l'Ancien monde et de la terre entière. La Syrie, à nos côtés et avec nous, est devenue ou redevenue, au cœur du Proche-Orient, le premier carrefour des nations. Parler d'autarcie quand on est cela, quand on a l'honneur et l'infortune d'être placé à cet endroit-là, c'est demander de s'arrêter et de réfléchir huit jours à des voyageurs pressés, c'est parler de littérature à des compagnies pétrolières.

Nous craignons beaucoup, pour notre part, que le monde aille plus vite que le programme économique de nos voisins ; et que la conjoncture universelle soit plus pressante que leurs plans un peu étroits. Nous abordons ce sujet parce que nous voulons, nous autres, une Syrie vivante, solide et prospère ; nous le pensons, nous le disons, nous l'écrivons depuis longtemps déjà.

La Syrie, comme paraissent la concevoir tels de ses ministres, sans doute bien intentionnés, ferait sauter ses institutions et ses cadres au bout d'une expérience brève. Elle apprendrait, à nos communs dépens, qu'on ne défend plus son indépendance tant politique qu'économique en élevant des murs autour de sa maison ; et que ce n'est pas en s'enfermant chez soi que l'on respire le mieux. L'expérience durerait ce que durent les accès de mauvaise humeur (ou tout au plus les entreprises qui vont à l'encontre de la vie et de la nature des choses). Elle serait suivie d'un dur réveil. Car enfin il s'agit du peuple syrien, des trois à quatre millions de Syriens dont les pères sont mêlés à tous les événements de l'Histoire depuis cinq ou six mille ans et qui, avec l'indépendance, ont connu ou retrouvé les dimensions et les nouveautés du monde. Il s'agit de mêler utilement ce peuple dont l'arbre généalogique monte si haut aux développements décisifs de l'univers ; et non point de le ramener à la notion des oasis, même les plus fécondes.

Très franchement parlant, certaines formules de Damas nous paraissent dépassées ; elles sont périlleuses dans la mesure où elles sont exclusives. Elles fondent sur un avenir instable des projets qui eussent demandé, pour avoir quelques chances d'aboutir, un quart de siècle sans découvertes et sans guerres, un quart de siècle de silence et de paix.

Quand la Syrie, ces deux dernières années, a connu par le fait d'intrigues étrangères diverses les périls que l'on sait, nous l'avons défendue fraternellement, nous Libanais, avec une extrême vigueur. Nous avons mis pour elle, avec tout notre cœur, tous nos moyens intellectuels, moraux et politiques dans la balance. Nous avons montré combien sa structure même pouvait être menacée par des agrandissements dans le mirage qui n'étaient qu'autant de pièges et de dangers. Chacun a pu voir combien la tentation était alors redoutable. Un même sentiment, un même dévouement raisonné nous font écrire aujourd'hui. La Syrie a un rôle à jouer dans le monde auquel elle ne peut se dérober.

Pour demeurer elle-même, il faut qu'elle s'élève au niveau de sa fonction naturelle ; et qu'elle voie le présent et l'avenir à la lumière de son passé et de son destin.